

JAMES CARNEY, jésuite et révolutionnaire (1924-1983)

«Depuis mon noviciat, j'ai toujours demandé au Christ la grâce de pouvoir l'imiter, même jusqu'au martyr. Je crois que Jésus va probablement m'accorder cette immense grâce de mourir martyr pour la justice. »

Ces paroles étaient écrites de la main même du Père Carney dans un manuscrit qu'il a remis à son frère et à sa soeur. Il était convaincu que le fait d'être prêtre l'engageait à être révolutionnaire et donc probablement martyr. Cela peut nous étonner, mais est-ce que l'évangile n'est pas révolutionnaire ?

C'est en 1983 que James Carney a donné ce manuscrit (publié cinq ans plus tard à New York). C'est en fait une autobiographie. Le titre devait en être «The Metamorphosis of a Revolutionary». Comme il l'explique bien, c'est «l'histoire d'un Américain bien élevé, éduqué pour être un catholique ordinaire, un «gringo» bourgeois, mais qui petit à petit a été transformé par l'Esprit de Jésus, utilisant les expériences de son âme au contact du monde autour de lui.» c'est au Nicaragua qu'il s'est défait de ce manuscrit. Il y avait convoqué son frère et sa sœur, leur faisant ses adieux. Il leur a expliqué qu'il comptait se rendre au Honduras où il avait vécu de 1961 à 1980. Il avait dû quitter ce pays qu'il aimait tant, alors qu'il fut dénoncé comme un prêtre à l'esprit subversif. Il a été expulsé de force. Il savait bien que s'il revenait au Honduras, ce serait probablement pour y mourir par amour pour le peuple hondurien, pour ses fidèles catholiques si humbles et si miséreux.

Dans ce récit, le Père Carney raconte qui a grandi dans le Midwest au sein d'une famille nombreuse. Servant de messe, excellent joueur de football, étudiant qui aimait bien avoir du plaisir, sa vie fut chambardée par le service militaire durant la Guerre Mondiale alors qu'il a heureusement participé à la libération de la France. Puis il a fait des études de génie à l'Université de Détroit sous la direction des jésuites. Mais il avait été marqué par la guerre et il n'arrivait pas à se contenter de simplement devenir un ingénieur, un bourgeois bien installé. Des milliers de jeunes catholiques comme lui ont aussi choisi en 1945 et 1946 de se donner en revenant aux USA. Ils entraient aussi bien dans les grandes communautés missionnaires que dans des trappes de cisterciens. James Carney entre donc chez les jésuites bien qu'il ne soit pas des plus ardent en philosophie et en théologie, surtout que tout cela y était enseigné en latin. Mais il voulait devenir missionnaire et il a persévéré. Ordonné prêtre en 1961 à 37 ans, ses supérieurs l'envoient bientôt au Honduras.

Le Père Carney, jésuite, se voit confiné au travail traditionnel d'un curé de paroisse. Messe le dimanche, prédication, préparation des enfants à la première communion. Mais tout cela n'avait pas tellement à voir avec ses ambitions de missionnaire engagé auprès des plus pauvres qui étaient terriblement exploités. Il écrit à ce sujet que «cela me donnait l'impression d'une sorte de religion aliénante: conduire les gens à Jésus Hostie au lieu de leur enseigner à imiter Jésus de Nazareth, le Libérateur des opprimés». Pourtant, cela ne s'oppose pas. Il faut croire qu'il était saisi d'une immense douleur devant la vie réelle de ses fidèles réduits à l'extrême pauvreté des paysans.

Le coeur transpercé comme la bienheureuse Mère Térésa le fut 15 ans plus tôt à Calcutta, il se sent franchement obligé comme elle de laisser cette vie relativement confortable pour aller secourir les pauvres. Le Père Carney se rend bien compte qu'il lui faudra entreprendre une réforme importante pour sortir ces pauvres de la misère. Ce ne sont pas les projets sociaux qui manquent. Puis, petit à petit, il se rend bien compte que cette pauvreté effroyable est essentiellement due à l'injustice. La solution lui est apparue inévitable : donner du pouvoir au pauvre et transformer radicalement la société. Mais comment faire quand on est prêtre et jésuite?

Durant dix ans, le Père Carney partage petit à petit avec les paysans leurs luttes pour un lopin de terre et pour la justice. Les puissants possèdent presque toutes les terres et la majorité de la population rurale du Honduras est réduite à une forme d'esclavage. Ils sont affamés, analphabètes, vivant dans des cabanes insalubres, résignés à contempler leurs malheureux enfants mourir de faim ou de maladies de toutes sortes. Cela ne semblait pas gêner les grands propriétaires des haciendas qui s'affichent comme catholiques, forçant pour ainsi dire les évêques à bénir le statu quo et à dénoncer le communisme. Mais quand les mêmes évêques se sont mis à parler bien fort de justice sociale, les riches n'ont pas hésité à parler de trahison, d'hérésie, de subversion communiste! Alors, le Père Carney est devenu rapidement leur bouc émissaire.

Rien ne lui fait peur. Il ne se gêne jamais pour célébrer l'eucharistie en public, prêcher haut et fort, accomplissant son ministère au vu et au su de ces riches propriétaires. Il s'identifie très étroitement aux souffrances des paysans et aux demandes de leur union. L'oligarchie des riches évidemment s'en irrite de plus en plus. Il semble que cela porte le Père Carney est être encore plus engagé spirituellement auprès des pauvres, pour les éveiller de plus en plus à la splendeur libératrice de l'Évangile et des enseignements des papes.

Il leur rappelle leur dignité et leurs droits en tant qu'enfants de Dieu. Vivant avec les pauvres comme un pauvre, il porte des pantalons kaki et une chemise de coton comme celle des paysans. Il parcourt la campagne, dormant dans un hamac ou sur le sol dans les maisons pauvres. «Si j'aime de tout mon cœur le pauvre Hondurien, je me dois de partager sa vie le plus possible». Il en arrive à sacrifier sa nationalité américaine et donc son passeport et se fait naturaliser hondurien. Ce qui en fait a plongé le Père Carney dans bien des problèmes, c'est cette conviction qu'il avait que «ce n'est pas suffisant de partager la vie des pauvres. Si quelqu'un les aime vraiment, il doit essayer de les sortir de leur misère».

Au début des années 70, le Père Carney se décrit comme étant un marxiste chrétien. Plusieurs prêtres et même un dominicain à Paris ont suivi cette route bien dangereuse. Il faut bien comprendre qu'il avait à cette époque un fort courant pro marxiste d'inspiration évangélique dans l'Église, à la suite en particulier de mai 68 et des nombreuses prises de conscience qu'il fallait vraiment faire quelque chose pour aider les peuples du tiers-monde. L'exemple du cardinal Léger de Montréal avait retenti dans le monde entier. Le christianisme offrait donc la véritable et authentique motivation d'aimer totalement; et l'analyse marxiste, croyait le Père Carney, offrait aux chrétiens les outils pour rendre cet amour socialement praticable. Il était convaincu que son rôle devait être d'ajouter une dimension chrétienne à la lutte révolutionnaire en Amérique latine.

En 1980, le gouvernement du Honduras fait arrêter le Père James Carney, souvent connu sous le sobriquet de «Guadalupe». Il est dépouillé de sa nationalité hondurienne et expulsé. Les Sandinistes du Nicaragua le reçoivent. Mais son cœur est demeuré au Honduras. À la mi-juillet 1983, il a franchi la frontière, car disait-il, si les bourgeois capitalistes peuvent avoir leurs aumôniers, l'armée du peuple y a encore davantage droit. En quelques semaines à peine, ses amis et lui-même sont éliminés. Ce missionnaire jésuite admirable est torturé et interrogé. Le 16 septembre, on le jette hors d'un hélicoptère dans une région sauvage. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Voilà un martyr, un autre martyr jésuite inconnu chez nous. James Carney, novice, souhaitait mourir comme Jésus, martyr. La grâce lui fut accordée. Il devrait nous sortir de notre torpeur spirituelle et nous rendre plus évangéliques.

Deux excellents livres consacrés au Père James Carney :

«To be a Revolutionary; the Autobiography of Father James Guadalupe Carney», New York, Harper & Row, 1987;

«Murdered in Central America» par Donna Whitson Brett & Edward T. Brett, Maryknoll, N.Y. Orbis, 1988.